

TURGEON, Laurier, dir., *Les productions symboliques du pouvoir, XVI^e-XX^e siècle*. Québec, Septentrion, 1990. 214 p.

Jean-Marie Fecteau

Volume 45, numéro 3, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305008ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305008ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fecteau, J.-M. (1992). Compte rendu de [TURGEON, Laurier, dir., *Les productions symboliques du pouvoir, XVI^e-XX^e siècle*. Québec, Septentrion, 1990. 214 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(3), 464–468.
<https://doi.org/10.7202/305008ar>

TURGEON, Laurier, dir., *Les productions symboliques du pouvoir, XVI^e-XX^e siècle*. Québec, Septentrion, 1990. 214 p.

Dans une historiographie toute dominée par l'approche socio-économique, trop rares sont encore les études qui interrogent les *rappports de pouvoir*, ces multiples liens de dépendance qui, au-delà des rapports de force, de la sociabilité et des échanges économiques, viennent tisser leur toile arachnéenne dans le vécu social et structurer la capacité de contrainte entre individus. Le groupe d'historiens et de spécialistes en littérature et linguistique réunis autour de Laurier Turgeon a voulu éclairer, ne serait-ce que de façon ponctuelle, cet immense problème. Ce livre est donc la résultante d'un atelier de travail organisé au Centre d'études sur la langue, les arts et les traditions populaires des francophones en Amérique du Nord (CÉLAT) en mars 1988. Comme l'indique bien le directeur de la publication, ces contributions s'inscrivent sous le signe de la diversité, tant de lieux, de périodes, de thèmes que de méthodes, ce qui rend la tâche du commentateur un tant soit peu difficile... Nous sommes en effet en présence de dix contributions relativement disparates, précédées d'une présentation par Laurier Turgeon, qui tâche, avec un succès sur lequel nous nous pencherons plus loin, d'en souligner la trame commune et les points de convergence. Les contributions proprement dites sont regroupées en quatre parties.

On retrouve dans la première partie trois études touchant la ville et les rapports de pouvoir qui s'y tissent. Ainsi, Christian Jouhaud analyse la production de sens et les effets de pouvoir discernables tant dans l'agencement des tableaux de la galerie du château que dans la disposition spatiale de la ville même de Richelieu, construite par le cardinal-ministre de Louis XIII, dans la première moitié du XVII^e siècle. Jouhaud peut ainsi étudier les critères de construction d'un espace se voulant éminemment politique, tant au niveau de la visibilité du pouvoir que de la symbolique à l'œuvre dans la construction de l'espace, ce que l'auteur appelle «l'imposition sur un espace d'une raison politique» (p. 41), sorte de laboratoire de mise à l'épreuve de la cohérence des signes émis par le pouvoir monarchique. Pour sa part, André Sanfaçon analyse moins le pouvoir urbain comme tel que l'utilisation systématique des mythes fondateurs dans la lutte d'un groupe, ici le chapitre de la cathédrale de Chartres, pour la conservation de son statut.

La mise en œuvre et l'intégration dans une historiographie édifiante des éléments légendaires (soit les origines druidiques de la dévotion à la Vierge sur le site de la cathédrale de Chartres), tout au long du XVII^e siècle, permet aux prêtres du chapitre, en lien étroit avec les bourgeois de la ville, de résister tant bien que mal au pouvoir montant de l'évêque et des officiers du Roi, «regret d'un pouvoir et d'une autonomie perdus et affirmation, à travers un discours unificateur à outrance, de prétentions à se maintenir» (p. 56). Par ce biais, l'auteur veut analyser la mécanique de création d'un discours porteur et producteur de pouvoir. Dans une étude portant plus directement sur la structure du pouvoir urbain et sur le discours des édiles, Claire Dolan veut étudier, de son côté, la portée et l'efficace de la solidarité communale, souvent revendiquée par l'historiographie comme source importante de justification des intérêts urbains au moyen âge. L'auteure montre bien la place de plus en plus mince de cette solidarité dans le discours du patriciat urbain, en regard d'une argumentation reposant sur les intérêts économiques, le maintien de l'ordre public ou sur les menaces encourues par l'individu-citoyen. On serait ici moins en présence d'une personnalité communale en acte que d'un pouvoir urbain en phase de professionnalisation, luttant pour une autonomie de plus en plus difficile face au pouvoir royal. Dans le contexte de la lutte contre les protestants, au milieu du XVI^e siècle, c'est sur la capacité de défense de la ville qu'achoppa cette autonomie, le roi imposant aux édiles la présence d'un gouverneur militaire.

La seconde partie du volume contient des études portant sur les «manipulations politiques des croyances». Ainsi, Laurier Turgeon s'attache à étudier le récit fantastique de la rencontre d'un monstre marin par l'équipage du *Vainqueur de Saint-Malo*, navire de pêche de retour de Terre-Neuve. Ce récit est fait par le capitaine Guillaume Pottier, dans une déclaration judiciaire devant l'Amirauté de Guyenne. L'analyse de Turgeon permet d'observer les stratégies de pouvoir et de défense à l'œuvre dans la construction du récit comme dans le choix du cadre légal de production de ce récit: auto-promotion des pêcheurs, justification des pertes de cargaison encourues, etc. L'auteur introduit en incidente quelques remarques fort pertinentes sur la diffusion des écrits judiciaires comme procédure d'édification ou de dissuasion, en lien étroit avec le pouvoir. La cour de justice devient ainsi «un des hauts lieux de l'exercice de l'imaginaire, un imaginaire qu'elle récupère et qu'elle gère habilement pour organiser le discours social et politique» (p. 109). Pour sa part, Réal Ouellet utilise les *Relations* des Jésuites pour étudier le rapport au pouvoir discernable dans le projet missionnaire. Le récit du Père Lejeune lui permet ainsi de percevoir les hantises et les rêves perceptibles comme en filigrane dans le discours du bon père: fascination de la guerre, de la mort, de la violence, instinct suicidaire, mépris de l'Amérindien, repérable autant dans le récit de leurs mœurs que dans les stratégies de conversions proposées, frustration devant l'échec du projet missionnaire, croyance naïve dans le pouvoir du verbe, réinterprétation des faits et événements en terme de vengeance de Dieu, etc. L'analyse littéraire nous permet ainsi un véritable voyage dans l'inconscient missionnaire. C'est encore dans l'inconscient religieux que s'aventure Chantal Théry, qui étudie

cette fois les écrits des religieuses. Les histoires-maison produites par celles-ci leur permettent en effet de s'auto-constituer comme sujet héroïque face à la société comme face aux autorités auxquelles elles ont à rendre compte. Prenant l'exemple des communautés de femmes en Nouvelle-France, l'auteure nous révèle ainsi comment ces histoires s'inscrivent dans une stratégie de résistance devant l'arbitraire de l'évêque, qui tente d'imposer son autorité aux religieuses. L'usage de la nécromancie, faculté de lecture des témoignages des morts attribuée, dans les *Annales de l'Hôtel-Dieu* de 1685, à madame D'Ailleboust, apparaît ainsi comme un exemple fascinant de stratégie discursive permettant de faire la critique de l'arbitraire épiscopal face aux Révérendes Mères.

Le «pouvoir du discours» fait l'objet de la troisième partie. Pouvoir implicite, analysé par Jean Du Berger, dans la construction comme dans la réinterprétation de l'imaginaire traditionnel par l'institution littéraire et l'approche folklorique. L'auteur construit une grille interprétative fort complexe, permettant d'analyser les coordonnées du champ narratif construit par le récit traditionnel. Le corpus est ainsi décortiqué selon quatre pôles d'opposition (corporel/non corporel, positif/négatif, actif/passif, volontaire/non volontaire) qui permettent à l'auteur d'analyser le rapport au monde inscrit dans le récit. Dans un tout autre ordre d'idée, Khadiyatoulah Fall se penche sur la vulgarisation du savoir technique, en insistant non pas tant sur le caractère construit du discours que sur la capacité de ce dernier d'être «porteur d'une certaine initiative, d'un certain pouvoir» (p. 163). La vulgarisation est ainsi vue comme une rhétorique, une stratégie de promotion de la science qui fonctionne, nous dit l'auteur, selon un processus en quatre étapes (désigner, décrire, représenter et évoquer). L'analyse linguistique s'appuie, dans la démonstration, sur la théorie des opérations énonciatives de Culioli et sur les travaux portant sur l'argumentation.

Une quatrième et dernière partie s'attache à analyser la dimension politique intrinsèque à l'art pictural. Dans cette partie, Elliott Moore fait l'étude de l'idéologie sous-jacente aux tableaux de Matisse, dans sa période niçoise. L'auteur montre que, derrière la représentation orientalisante dominante dans la figure de l'odalisque, caractéristique des tableaux de cette époque chez Matisse, on retrouve de plus la figuration symbolique et la valorisation de la société de consommation de masse. Dans le jeu pictural comme dans la symbolique de disposition des objets, on retrouve tout le rapport à la consommation des années 20: «la fusion du familier et du faussement étranger sert à la fois aux deux idéologies de la nouvelle consommation de masse et de la pureté esthétique du modernisme.» (p. 191) Finalement, Bogumil Jewsiewicki nous entraîne au Zaïre, où son analyse des travaux du peintre Tshibumba Kanda lui permet de jeter un regard sur la médiation qu'exerce l'art pictural dans la dialectique de l'ancien et du nouveau, du passé traditionnel et du présent occidentalisé. Les tableaux de Kanda montrent bien la réinterprétation à des fins politiques des éléments légendaires, fusionnant dans un mélange spécifique l'écriture linéaire de type occidental, la perspective géométrique de l'art dit «primitif» et la performance, comme mode de communication, à partir de l'œuvre, en milieu

villageois. Ainsi, le consommateur «non seulement saisit le message visuel et le message social ou politique mais aussi le traduit en son expérience vécue, l'actualise et se l'approprie en lui donnant un contenu qui correspond à sa capacité culturelle et sociale» (p. 205).

Dans un essai préliminaire fort intéressant, Laurier Turgeon essaie de concilier ces contributions assez éclatées en soulignant leur rapport commun à la *production symbolique du pouvoir*. Effort plus que louable, inscrit dans une volonté explicite de revaloriser la dimension politique dans l'étude de l'histoire et de penser les rapports complexes entre politique et culture. Turgeon montre ainsi comment la dimension directement politique de la montée de l'État moderne s'accompagne de pratiques culturelles renouvelées et de stratégies symboliques fort sophistiquées. Déjà, dans *The Great Arch*, Philip Corrigan et Derek Sayer avaient mis en évidence la dimension culturelle de la formation de l'État anglais. Une histoire sensible aux rapports entre culture et politique a donc toutes les chances d'apporter à notre compréhension du passé humain une contribution significative, et tout effort en ce sens, au sortir d'une époque où l'analyse socio-économique semblait épuiser le champ des possibles, est méritoire et important.

Ceci dit, l'actualisation d'une pratique systématique d'analyse du politique comme du culturel est loin d'être chose facile. Ne serait-ce qu'au niveau des définitions. Il ne s'agit pas d'emprisonner un champ du savoir dans les limites étouffantes d'une définition restrictive, mais de repérer les coordonnées constitutives d'un concept à la base d'une réflexion qui se voudrait systématique. Dans ce recueil, le concept de *culture* est ainsi défini, d'après Geertz, comme «système de sens construit par les humains dans le but d'interpréter leurs expériences et de guider leurs actions» (p. 13). Quant au concept de *pouvoir*, il demeure, ici, dans un flou conceptuel que les travaux de Foucault n'ont nullement contribué à éclaircir, loin s'en faut! Le pouvoir, nous dit Turgeon, «ne représente pas une entité autonome logée dans une mémoire; il n'est pas quelque chose qui existe et qui s'acquiert: produit par des personnes, il est action sur d'autres personnes, moyen d'avoir prise sur elles et de les faire agir à leur tour. Secrétant contrainte et subordination, le pouvoir est craint et rejeté. Il doit donc se cacher pour atteindre sa cible et pour avoir de l'effet» (p. 15). On retrouve ici une sous-estimation systématique de la médiation institutionnelle dans les conditions d'opérationnalisation du pouvoir ou de résistance à ce même pouvoir, sous-estimation qui caractérise la plupart des contributions, à l'exception de celles de Dolan et de Turgeon.

En effet, au-delà de la qualité et de l'intérêt intrinsèques des diverses contributions, l'*unité* de l'ensemble me semble faire problème. Non pas que l'on doive absolument exiger de tout recueil qu'il s'inscrive dans un projet fondamental bien circonscrit. Mais l'unité postulée ici autour du concept de «production symbolique du pouvoir» risque de rendre ce concept assez problématique au lecteur. S'agit-il d'un pouvoir *produit* par la mise en œuvre d'une symbolique? Si tel est le cas, seule la contribution de Jouhaud nous donne un exemple de ce phénomène. Les autres textes doivent au contraire être regroupés selon des paramètres qui démontrent, *a contrario*, l'*usage* fait

d'un pouvoir préexistant, la négociation constante avec ce pouvoir, tant au niveau symbolique que «réel». Usage stratégique d'une structure symbolique dans les pratiques de *résistance* à un pouvoir supérieur, manifeste à des degrés divers dans les analyses de Sanfaçon, Théry, Turgeon et Jewsiewicki. Ce qui est fort différent du langage du pouvoir lui-même, qui peut très bien, selon les circonstances, faire l'économie du symbolique, que ce soit le pouvoir des patriciens d'Aix-en-Provence (Dolan) ou celui du vulgarisateur (Fall). À un troisième niveau, on retrouve une mise en œuvre de représentations symboliques tirées d'un bagage culturel plus vaste, qui *décrivent* et *nomment* les lieux ou les supports du pouvoir sans les concevoir comme moyens de conviction ou de résistance: représentations de l'Amérindien (Ouellet), de la bourgeoisie (Moore) ou du monde (Du Berger).

C'est que le pouvoir est certes produit, symboliquement et autrement, mais il est aussi vécu, utilisé, transgressé, détourné et réapproprié, selon le contexte de matérialisation de ce pouvoir ou sa conjoncture d'opération. Ceci ne fait pas du pouvoir une «essence» omniprésente, mais un phénomène socio-politique repérable par ses lieux de production et d'efficace, par ses formes de symbolisation et par l'assise institutionnelle (famille, État, corps constitué, coutume, etc.) qui lui donne sens. La mise en relation de ces dimensions du pouvoir aurait permis d'apprécier encore plus la diversité de ses manifestations, bien visible dans cet ouvrage collectif. En ce sens, l'absence d'un chapitre servant de conclusion se fait cruellement sentir.

Département d'histoire
Université du Québec à Montréal

JEAN-MARIE FECTEAU